

L'AERIUM

Une fois dehors, il plissa les yeux comme pour masquer ce qui lui faisait face. Stælmere n'était qu'une ruine. Ou en tout cas, ça y ressemblait, quand on la comparait avec ce qu'elle avait été autrefois – un souvenir que Hank ne pouvait s'enlever de la tête. Il avait eu des amis, ici, dans ce quartier de Havenlon, quand les arbres décoraient les rues, quand les fleurs garnissaient les rebords des fenêtres, quand les briques rouges des maisons étaient belles et les vastes entrepôts perdus au milieu des champs.

Aujourd'hui, les fleurs étaient rares, les murs étaient décrépis, cisillés de fissures, et de nombreuses vitres étaient brisées, révélant l'obscurité des maisons abandonnées. Les champs, les jardins, les vergers – tout cela avait été délaissé et rendu inaccessible par le grand mur de cuivre qui entourait le quartier. L'ærium avait peu à peu gagné du terrain sur Stælmere.

Non, pensa-t-il amèrement. On l'a laissé prendre du terrain.

L'ærium n'était pas agressif. Il s'installait doucement, paisiblement, et se volatilisait instantanément dans l'aura du phosphorium, présent naturellement dans le sol et sur les mers. Mais on avait inventé les engrenails, et on avait fabriqué des automates qui ne fonctionnaient qu'au contact des vents de lumière. À quoi bon continuer à travailler la terre, miner la roche et ratisser les fonds marins quand des machines pouvaient le faire gratuitement ? Alors on avait abandonné les mines et les champs, les laissant disparaître dans l'ærium. De plusieurs milliers d'habitants, Stælmere était passée à quelques centaines, trop vieux, trop inutiles, désespérément accrochés à ces murs de pierre rouge